

**Donald M. Nonini: British Colonial Rule and the
Resistance of the Malay Peasantry, 1900- 1957**

Daniel Perret

► **To cite this version:**

Daniel Perret. Donald M. Nonini: British Colonial Rule and the Resistance of the Malay Peasantry, 1900- 1957. 1996, pp.403-405. halshs-02439138

HAL Id: halshs-02439138

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02439138>

Submitted on 14 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Donald M. Nonini : *British Colonial Rule and the Resistance of the Malay Peasantry, 1900- 1957*

Daniel Perret

Citer ce document / Cite this document :

Perret Daniel. Donald M. Nonini : *British Colonial Rule and the Resistance of the Malay Peasantry, 1900- 1957*. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 83, 1996. pp. 403-405;

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1996_num_83_1_2447

Fichier pdf généré le 08/02/2019

Donald M. NONINI, *British Colonial Rule and the Resistance of the Malay Peasantry, 1900-1957*, New Haven, Monograph Series 38 / Yale University Southeast Asia Studies, Yale Center for International and Area Studies, 1992, xiii + 237 pages, bibliographie (p. 203-226), index (p. 227-237), 1 carte.

Donald M. Nonini se donne pour tâche de cerner les formes de résistance de la paysannerie malaise en cherchant à mettre en évidence une dialectique entre l'installation et le développement de l'autorité coloniale britannique d'une part, l'émergence et la différenciation interne d'une paysannerie malaise de l'autre. Géographiquement cette étude concerne les États (*negeri*) de la côte ouest de la péninsule malaise et adopte un plan chronologique couvrant la période 1874-1985.

Dans son introduction (chap. 1), l'auteur dresse brièvement un tableau de la situation de la paysannerie malaise entre la fin de la seconde guerre mondiale et 1970 qui se caractérise par une grande fragmentation des terres, une importante population non propriétaire, une chute de la productivité et des revenus, l'émergence d'un prolétariat rural et la concentration des terres entre les mains d'une minorité de propriétaires fonciers. Les chapitres qui suivent sont une tentative pour décrire et analyser les causes d'une telle situation.

Le deuxième chapitre (p. 17-42) traite de la période précoloniale que l'auteur décide d'arrêter en 1874, date du traité de Pangkor. La société malaise est alors caractérisée par une mosaïque de systèmes sociaux régionaux cloisonnés (*negeri*), un double clivage petit peuple malais, mineurs et paysans chinois / dirigeants malais contrôlant la main-d'œuvre et les productions du travail (taxes, corvées, créances), autochtones (*anak negeri*) / immigrants (*anak dagang*), une opposition entre les différents groupes culturels malais, une communauté villageoise fondée sur des liens de parenté entre ses membres et une réciprocité généralisée.

Les chapitres 3 (p. 43-61) et 4 (p. 62-76) analysent la période 1874-1920 intitulée « L'émergence du capitalisme ». Ce moment est marqué par l'expansion et la consolidation du pouvoir colonial, la mise en place d'une structure étatique, des transformations juridiques sur le plan foncier, le développement des plantations et des mines capitalistes, accompagné d'une très importante immigration chinoise et indienne. Les taxes et profits sur la consommation (notamment l'opium) et la production des mines et des plantations constituent l'essentiel des ressources de l'administration coloniale. Les revenus tirés de la paysannerie malaise sont très faibles en comparaison. Toutefois la pression coloniale se fait sentir par la levée d'un loyer sur les terres cultivées et l'appropriation par le gouvernement colonial des terres non cultivées. Progressivement le capital britannique prend l'ascendant sur le capital chinois dans le secteur minier. Il se développe aussi fortement dans les plantations de caoutchouc fortement demandeuses de terres, les meilleures leur étant généralement allouées. Avec la montée du prix des terres les paysans malais ont tendance à aliéner leurs propriétés. Cette inclination sera freinée par des mesures de protection prises par l'administration coloniale qui provoqueront une augmentation des inégalités sociales dans la communauté villageoise. Avec la forte immigration tamoule qui débute dans les années 1910, les paysans malais subissent la pression de l'administration coloniale pour augmenter la production rizicole.

La communauté villageoise commence à subir des transformations fondamentales : émergence de classes sociales, naissance d'une nouvelle organisation fondée sur des familles nucléaires inégalement détentrices de droits de propriété sur des terres cultivées, changements dans la position du *penghulu*, effets de l'adoption du caoutchouc comme culture commerciale, atténuation de la réciprocité généralisée. L'immigration, importante en provenance de l'Archipel dès la fin du XIX^e siècle, est par ailleurs une nouvelle source de divisions dans la société malaise. Durant cette période, les formes de résistance paysanne sont l'occupation illégale des terres, le développement de plantations familiales de caoutchouc malgré les restrictions de l'administration coloniale, le refus de devenir salarié des mines ou des grandes

plantations au moins durant les premières décennies, le banditisme contre les grands propriétaires et même des conflits ouverts.

Le chapitre 5 (p. 77-102) est consacré à la période 1920-1941. Intitulé « le capitalisme colonial triomphant » il met l'accent sur la consolidation administrative du pouvoir colonial. Deux développements marquent cette période pour la paysannerie malaise. Le premier concerne la compétitivité accrue des plantations familiales de caoutchouc, rapidement perçue comme une menace par les plantations capitalistes. Les restrictions décidées par l'administration coloniale pour favoriser ces dernières soulèveront une vague de mécontentement parfois violent. L'administration coloniale œuvre dans le même temps pour reléguer la paysannerie malaise au rôle de producteur de riz pour nourrir les travailleurs des plantations. Ces deux stratégies entraînent un appauvrissement des paysans malais.

Les chapitres 6 (p. 103-126) et 7 (p. 127-142) couvrent la période 1941-1957. L'appauvrissement des paysans malais se poursuit pendant l'occupation japonaise (1941-1945) durant laquelle ils doivent également subir les actions violentes de l'occupant et la raréfaction des denrées. De violents conflits éclatent par ailleurs avec les Chinois. Entre 1945 et 1950, la paysannerie malaise est utilisée comme alliée politique et militaire contre l'insurrection communiste et l'agitation des travailleurs non malais dans les plantations et les mines, une agitation née en partie en raison du prix élevé du riz. Pour désamorcer ces mouvements sociaux, les Anglais demandent aux paysans de développer cette culture. La baisse des prix qui en découle ainsi que la pression accentuée des divers intermédiaires contribuent à détériorer les conditions de vie de la majorité des paysans.

Les années 1950 voient la relance des plantations de caoutchouc, un mouvement qui va encore accentuer la différenciation sociale. Le maintien au moins partiel au niveau du *kampong* des mécanismes de redistribution fondés sur une éthique de subsistance retarde la marginalisation et la prolétarianisation des plus pauvres.

Les formes de protestation adoptées pendant cette période sont l'occupation illégale des terres, les plantations illégales de caoutchouc, les protestations lors de la chute des prix du riz et les dommages causés aux récoltes des grands propriétaires terriens.

En guise d'épilogue, Donald M. Nonini aborde brièvement la période postcoloniale (1957-1985) qu'il qualifie de néocolonialiste. La création des FELDA (Federal Land Development Authority) est présentée comme une nouvelle forme de subordination de la paysannerie avec en plus des perspectives limitées pour la seconde génération. Dans les années 1960, le gouvernement demande une augmentation de la productivité du riz pour pouvoir maintenir un bas prix de vente et par conséquent des bas salaires dans l'industrie. Cette période voit l'affaiblissement et même parfois la disparition des mécanismes de redistribution au niveau du *kampong*. La différenciation sociale s'accroît avec la « Révolution Verte » des années 60 et 70. Par ailleurs le développement des plantations de palmiers à huile, moins demandeuses en main-d'œuvre que le caoutchouc, entraîne un exode rural et accentue la prolétarianisation.

L'auteur conclut en proposant comme explication à la pauvreté rurale en Malaisie le coût élevé des loyers de la terre, la prolétarianisation des villageois et le coût élevé des produits manufacturés par rapport au prix de vente des produits agricoles. Il termine par une caractérisation des formes de résistance de la paysannerie malaise : résistance active, discrète, continue jusqu'à aujourd'hui, populaire mais rarement organisée.

La mise en place de l'administration coloniale et de l'économie capitaliste, ainsi que l'adaptation de la paysannerie malaise sont décrites et analysées avec précision et clarté. L'auteur met bien en évidence les politiques cycliques (notamment freinage ou promotion de la culture du riz et du caoutchouc) et les stratégies de contrôle de la production, de la productivité et de la distribution par le gouvernement colonial, généralement dictées par le contexte international et local, ainsi que leurs conséquences irréversibles sur les moyens d'existence et l'intégrité sociale du monde rural malais.

Le second aspect, en l'occurrence les formes de résistance, aurait par contre mérité un développement beaucoup plus important pour donner à l'ouvrage une plus grande originalité. En tout et pour tout un peu plus de dix pages seulement sont consacrées à cette question et souvent les formes de résistance sont plus présumées que démontrées, par exemple à propos de la résistance paysanne durant l'époque précoloniale (p. 39-42) ou à propos du banditisme rural (p. 66) pour lequel l'auteur se contente d'émettre l'hypothèse qu'il a probablement existé ailleurs qu'à Kedah où une précédente étude l'a mis en évidence pour le début du XX^e siècle. D'autre part, la vente massive de terres par les Malais à cette époque ne doit-elle pas également être perçue comme une forme de résistance ? En aliénant ses terres, le paysan refuse peut-être une subordination au système foncier colonial pour jouir librement des liquidités dégagées.

Les mouvements, manifestations, incidents liés à cette résistance sont trop brièvement évoqués : révolte de Terengganu (1928) (p. 77), mouvement Sabilillah (p. 106), mouvement Barisan Tani Sa-Malaya (p. 117), protestations à Kedah en 1974 et 1980 (p. 149), protestations dans les FELDA (p. 150).

Alors que sont utilisées uniquement des sources publiées en anglais, l'auteur reconnaît lui-même (p. 41) que les sources coloniales ne peuvent permettre à elles seules une reconstruction systématique des formes de résistance paysanne. On attendait de l'auteur qu'il donne la parole au monde rural malais afin de reconstruire de l'intérieur l'histoire de ces expériences populaires. Il aurait été certainement très instructif de suivre une ou plusieurs lignées de paysans sur plusieurs générations. On aurait aimé aussi voir cette résistance incarnée dans des personnages du monde rural malais connus pour leur activité de leader dans la résistance à l'autorité coloniale, ceci d'autant plus que certains sont peut-être encore vivants.

Comment s'organise cette résistance ? Concertation ou fruit d'initiatives individuelles ? Mobilise-t-elle au niveau d'un *kampong*, d'un groupe de *kampong*, d'un *mukim* ou d'un espace plus important ? Transcende-t-elle les alliances traditionnelles ?

Enfin, il aurait été certainement pertinent de consulter les archives de police et de tribunaux ainsi que la littérature orale et écrite autochtone qui semble encore largement inexploitée.

Daniel PERRET

MAK PHOEUEN, *Histoire du Cambodge de la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e*, Paris, Presses de l'École française d'Extrême-Orient, Monographies, n° 176, 1995. ix-494 pages, maps.

This detailed study of Cambodia's 17th century is welcome for giving that neglected and crucial period the attention which it has not been able to attract from historians since the old works of the French 19th century writers. It demonstrates that the alleged lack of sources for the 17th century was false, and merely reflected the lack of enterprise of scholars who refused to look for them.

Mak Phoeun's work takes the Cambodian chronicles as a base ¹. His real contribution, however, is his search for and use of an enormous corpus of contemporary European writers, mainly Dutch, but also French writers in Vietnam and Thailand, which illustrate the geopolitical centrality of Cambodia, then as now, in the political-economic struggle for

1. Discussion of his use of the chronicles is below.